

---

■

## *Présentation*

---

Depuis l'avènement de la modernité dans les sciences humaines et sociales, il y a un peu plus d'un demi-siècle, la production savante a emprunté toutes sortes de chemins et affiché des dynamismes variés. L'émergence des sciences sociales, puis l'extension progressive de leur influence, dans les années 1950 et au cours de la décennie suivante, ont laissé des empreintes profondes sur les démarches et les productions scientifiques de ces divers champs de connaissances.

Dès les années 1960, Lionel Groulx en histoire, Luc Lacourcière en folklore, Raoul Blanchard en géographie, Camille Roy en littérature, Adjutor Rivard en linguistique font figure de monuments d'une époque en voie d'achèvement. Ces interprètes de la science ont décrit, en partant de l'événement, de l'espace ou du récit, l'âme du peuple ou de la nation. Ils ont produit une œuvre nationale, centrée sur la sauvegarde d'une collectivité, conforme et pertinente à l'esprit du temps. Dès lors, de nouvelles règles du jeu se sont imposées. Il ne suffit plus de décrire ou d'énoncer les valeurs d'un peuple ; il faut évaluer telle facette, analyser tel groupe, dégager tels particularismes, comprendre et expliquer la société par ses éléments constitutifs et spécifiques. La démonstration l'emporte sur la conviction. L'imaginaire cède la place à la mesure quantitative, l'art à la science.

Théories, méthodes, instruments de vérification, problématiques, hypothèses et concepts deviennent en vogue. Les sciences humaines et sociales se renouvellent dans leur objet, leur méthode, leur problème, comme l'évoque bien le titre de chacun des tomes de l'ouvrage de Pierre Nora et Jacques Le Goff, *Faire de l'histoire*. Cette métamorphose, même si elle inquiète un peu, soulève l'enthousiasme et annonce un avenir prometteur. Elle offre une vision de rechange,

comme l'écrit Gilles Paquet à propos du premier grand bilan de *Recherches sociographiques* en 1962.

En quelques années, la croissance est exponentielle. Le nombre de professionnels décuple. De la vacuité sur le plan des publications, on passe à l'abondance. D'une simple étagère de bibliothèque, la production en vient à garnir plusieurs rayons. De la préscience, pourrait-on dire en élargissant les propos de Marcel Fournier, on passe à la vraie science : celle du savoir savant des spécialistes. Le professionnalisme déclasse l'érudition. L'uniformité cède le pas à la diversité, la belle unité disciplinaire éclate dans toutes les directions.

Les pages du deuxième grand bilan de *Recherches sociographiques* en 1984 sont remplies de semblables constats. Dans toutes les disciplines, on note l'élargissement des perspectives, la multiplication des domaines et des sujets de recherche, la transformation des questionnements, l'ouverture à de nouveaux secteurs et à de nouvelles alliances. Ces transformations ont eu cependant pour corollaire l'autonomisation des démarches, l'isolement des disciplines, l'individualisation des pratiques, en un mot la surspécialisation. Cette science sophistiquée et techniquement impressionnante a gagné en sérieux et en profondeur ce qu'elle a perdu en popularité et en visibilité.

La surenchère des discours a fini par transformer le dialogue en monologues tenus de façon parallèle et cacophonique. Les belles réussites ont été accompagnées d'un certain désenchantement. Il en est résulté plus d'interrogations que d'incertitudes. Si l'analyse de cette évolution faisait ressortir les lacunes, les pertinences et les urgences, les considérations d'ensemble, elles, faisaient défaut. Fille de son temps, cette science de la modernité avait vécu, selon Marcel Fournier. Pour reprendre les mots de Fernand Dumont, il n'y avait pas – et il n'y a toujours pas – de science de la culture québécoise.

Le premier séminaire de la CEFAN sur « Les dynamismes de la recherche », dont rend compte d'ailleurs le présent ouvrage, s'inscrivait dans la suite logique de ces interrogations qui continuent de s'amplifier. De fait, au cours de la dernière décennie, le nombre d'études et de réflexions sur l'évolution des disciplines, sur la nature et les motifs des changements s'est considérablement accru, signe

indéniable que ces préoccupations sont largement partagées. Ce séminaire se voulait donc un voyage à travers la pensée et les pratiques scientifiques, une exploration plutôt qu'un bilan. Les participants étaient invités à considérer moins l'objet de la recherche que leur position de chercheur ou celle de leur discipline. Conçu comme un lieu d'échanges et de réflexion, suivant les expériences et le cheminement de chacun, ce séminaire visait à poser quelques jalons pour éclairer la nature et les conditions de changement de la production savante. Des divers cheminements, il tentait de dégager des tendances, un sens, l'influence des acquisitions externes comme des dynamismes internes. Il effectuait un retour aux sources pour baliser le chemin parcouru et repérer les trajectoires empruntées. Il vérifiait les directions et précisait les acquis avant de poursuivre, s'inquiétant à la fois de la pertinence de la recherche, de la réception de la science et de la formation des étudiants.

Malgré la qualité des analyses sectorielles et disciplinaires, il n'y avait tout de même dans cette voie ni synthèse sur laquelle s'appuyer, ni modèle global, ni méthodologie obligée ou reconnue. Tout au plus disposait-on de matériaux utiles, de points de repère immédiats. Mais cela ne constituait pas un point de départ satisfaisant pour rendre compte de l'ensemble des dynamismes de la recherche en sciences humaines et sociales au Québec.

Joseph Melançon, dans son exposé sur les seuils et les statuts de l'objectivité dans les sciences de la culture, dont le texte marque le coup d'envoi du présent recueil, fournit cette base essentielle autour de laquelle tous peuvent se rassembler. En comparant les démarches dans les sciences de la nature et dans les sciences de la culture, il procède à une mise en contexte large, à une définition par le haut ; seul un tel cadre permet à chacun de reconnaître sa place. Aux premières démarches, il reconnaît une rationalité d'ordre causaliste, aux secondes, une rationalité d'ordre finaliste. Du même coup, il donne le recul essentiel à la saisie d'une trajectoire. Il délimite en particulier un lieu commun, fondé autant sur les manières de faire de la science que sur les finalités de celle-ci et les attentes possibles à son égard. Il précise en somme les contours de ces grandes zones où les fondements et les aboutissements des pratiques scientifiques sont du même ordre.

Dans le prolongement de cette réflexion, d'autres chercheurs contribuent à baliser l'itinéraire de la production scientifique en s'attachant à l'évolution et au sens de leur discipline principale. Le géographe-historien Serge Courville introduit une donnée fondamentale dans l'évaluation des pratiques en distinguant discipline et démarche. Si la géographie se définit comme une science de l'espace, elle constitue également un moyen de saisir la société. Jacques Mathieu montre, en partant de la multiplicité des médiations des disciplines historiques, les grands cycles et les principales variables qui ont modulé les rapports entre le présent et le passé dans la société québécoise. Ce sont apparemment les déplacements dans les valeurs collectives qui auraient au bout du compte le plus influencé la préservation, le choix et le traitement des traces. Lucille Guilbert, pour sa part, souligne comment les études de folklore et d'ethnologie se retrouvent à une croisée de chemins ; leur caractère vivant, concret et actuel correspond autant à un retour aux ambitions des origines qu'à des tendances internationales reconnues. Jocelyn Létourneau insiste sur l'organisation des représentations du Québec d'après-guerre et suggère une imbrication de la science et de l'imaginaire. À certains égards, la science pourrait n'être qu'une façon pour la société et l'individu de s'imaginer. Ces réflexions, on le voit bien, font une large place aux objectifs poursuivis par les chercheurs dans leur pratique.

Les contextes socioculturels dans lesquels évoluent les scientifiques exercent également des pressions considérables sur les conditions de pratique de la science. Dans les universités, la recherche de pointe en vient à occuper une place privilégiée, à primer même les objectifs de formation, à présider à l'expression des statuts professionnels. À cet égard, les programmes de subventions jouent un rôle déterminant, que ce soit par la définition de thèmes stratégiques ou par les priorités accordées à la poursuite de l'excellence. Normand Séguin se demande si ce fait qui s'accompagne d'une nécessaire concentration des fonds ne risque pas de réduire l'éventail des chercheurs et des préoccupations de recherche, de réduire en somme la base sur laquelle le Québec forme sa relève scientifique. Dans le même mouvement, la diffusion de la science a pris d'autres formes pour rejoindre plus directement et plus rapidement la société qui soutient la recherche de

ses deniers. Prenant l'exemple des musées, Gérald Grandmont relève le fait que les pratiques, techniques ou artistiques au départ, ont rapidement évolué vers des savoirs nouveaux. Pour sa part, Conrad Ouellon s'attache à la place qu'occupe la linguistique dans la société, place complexe en raison des fondements identitaires de cette science et de sa contribution à la recherche fondamentale, notamment par ses analyses de l'implicite. Combinant théorie avec pratique, Conrad Ouellon remet en question notre perception de la recherche fondamentale et de la recherche utilitaire. Dans une voie comparable, le littéraire Laurent Mailhot examine le rapport entre des créateurs et le groupe dont ils font partie. Un groupe comme celui de *Liberté* dépasse les prises de position idéologiques pour respecter la liberté de regroupement et mettre la production culturelle au cœur de sa pensée et de son action. L'environnement ou le contexte professionnel et socioculturel où évolue le chercheur n'est donc pas sans influence sur la production scientifique, et ce sur le plan tant individuel que collectif.

Un autre groupe de chercheurs a scruté certaines des voies de recherche parmi les plus récentes. Le symbolique, les appartenances culturelles, les représentations, les mentalités, les croyances, les valeurs font partie de ces courants de production. Le sociologue Marcel Fournier a discerné la part d'intangible dans ce qu'il y a de plus tangible. Dans « Les pierres parlent », il reconstitue les stratégies du pouvoir et les représentations du savoir au moment de la construction de l'Université de Montréal. Le philosophe-historien André Paradis recherche également le sens des mots que l'on utilise dans la désignation du corps et des soins de santé. S'il en note les variations et l'importance, ainsi que la nécessité d'en retrouver l'exacte signification dans les époques à l'étude, il fait également ressortir la profondeur du sens et de la valeur que ces mots projettent. Dans le même esprit, le littéraire Guildo Rousseau analyse le discours relatif à une croyance, celle des vertus de la ceinture électrique, en suivant de très près le mouvement de son introduction au Canada à partir des États-Unis. Il y décèle l'émergence d'une culture marchande. Par la présentation des paramètres qui président aux études sur les communautés culturelles, Bruno Ramirez s'inscrit également dans cette perspective axée sur les représentations et les valeurs. Il note l'évolution des

problématiques de l'immigration qui passent de l'intégration à l'ethnicité. Les difficultés qui se posent aux immigrants ou à leurs enfants quant à la volonté de préserver leur appartenance d'origine tout en s'adaptant à la société d'accueil reposent autant sur des réalités concrètes que sur des sensibilités variables dans le temps et l'espace, selon les uns et les autres, tout en étant de plus influencées par les situations et les circonstances politiques, économiques et sociales. Ces derniers exemples traduisent également un déplacement des préoccupations et des sujets de recherche. S'appuyant sur des sources différentes, faisant le plus souvent appel à des démarches multidisciplinaires, ils se distinguent en outre par l'importance accordée aux valeurs, aux représentations, aux champs de la symbolique.

Le présent ouvrage fait aussi une place aux jeunes chercheurs. Parmi les travaux qu'ils ont présentés au cours du séminaire, nous avons retenu trois textes, plus achevés. Les ambitions de ces jeunes chercheurs ne paraissent pas moins grandes que celles de leurs prédécesseurs. Par contre, le contexte d'internationalisation du savoir semble s'en dégager plus nettement, tant dans la problématique abordée que dans le traitement envisagé. Guylaine Girouard montre comment une approche nuancée, développée à partir des premiers travaux féministes, contribue à enrichir la démarche et la connaissance historiques. Yves Tremblay insiste sur l'indispensable rapprochement entre la technique, ou la technologie, et les contextes socioculturels de son implantation et de sa diffusion pour saisir historiquement le phénomène technologique dans son ensemble. Josias Semujanga, pour sa part, repère dans chacune des collectivités francophones des maisons d'édition et des revues d'avant-garde qui président à l'affirmation d'une littérature francophone distincte et qui revendiquent sa légitimité à côté de la littérature française.

Un véritable réseau d'influences s'exerce sur le chercheur et sur la production scientifique. À tout le moins constate-t-on, d'une part, que la science ne peut jamais être isolée de l'environnement où elle évolue et se réalise et, d'autre part, que les matériaux du chercheur et les méthodologies qu'il met en œuvre dépendent largement des objectifs poursuivis. Ces réflexions sur la nature et les conditions de la pratique et des changements dans la production en sciences humaines et sociales au Québec posent tout au plus quelques jalons. Elles

présentent des itinéraires, des manières de faire, des façons de voir. Elles examinent des finalités et des possibles. Elles ouvrent des voies d'exploration. Elles peuvent aider les uns et les autres à mieux se situer. Mais, après tout, le propre de la science réside peut-être dans sa complexité plutôt que dans sa simplicité.

Jacques MATHIEU